

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉZ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - La Visite chez la Nourrice, d'après M. Ritscher. - Un nouveau Pont à New-York. - La Dispute, d'après M. L. Verveer. - Un Traineau à Voiles.

TEXTE: - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Un Banquet commémoratif. Souvenir d'un voyage dans l'Allemagne du Nord. - Simples Consultations juridiques à l'Usage des Dames. (4<sup>me</sup> Lettre.) - Un homme de Guerre. Fragment. - Bannier du Toit paternel. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N<sup>o</sup>. 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N<sup>o</sup>. 14.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE. —

7 Février 1880.

## NOS GRAVURES.

### LA VISITE CHEZ LA NOURRICE.

Le lecteur saisira immédiatement la charmante simplicité et la grâce délicate qui distinguent cette œuvre. Une petite fille, accompagnée de sa grand'mère, vient faire une visite à celle qui fut sa nourrice, une vigoureuse

campagnarde. Il y a bien longtemps que celle-ci n'avait plus revu l'enfant, qu'elle aimait comme le sien propre; aussi que de joie cette visite imprévue ne lui cause-t-elle pas! Elle tend les bras à la petite, elle l'appelle de ces noms familiers qu'elle lui donnait jadis. Comme le peintre a su bien rendre cette timidité, cette hésitation de l'enfant, en présence de son ancienne nourrice dont elle n'a plus qu'un vague souvenir; elle sourit à demi, présente sa main d'un air embarrassé, et c'est sa grand'mère,

qui doit la pousser en quelque sorte vers la paysanne, pendant que son frère de lait, assis à terre, la regarde avec étonnement et jalousie.

### UN NOUVEAU PONT A NEW-YORK.

La grande métropole des Etats-Unis va être dotée d'un pont qui constituera une des merveilles du genre, par ses dimensions colossales,



LA VISITE CHEZ LA NOURRICE, D'APRÈS M. RITSCHER.

son élévation et les difficultés qu'offre l'entreprise. — Notre gravure représente des ouvriers occupées à placer les „suspenseurs” qui doivent soutenir les tabliers de ce pont, jeté sur la rivière de l'Est.

#### LA DISPUTE.

Qui n'a assisté au spectacle d'une querelle entre femmes! c'est palpitant et burlesque à la fois. Le regard en feu, l'attitude, le geste menaçants, le poing levé, elles se dressent sur leurs jarrets, s'approchent face à face pour se lancer les épithètes les plus épicées et les menaces les plus furibondes. L'écume à la bouche, elles se défient et attendent simultanément un commencement d'agression; aucune des deux n'ose se hasarder la première, et la dispute se résume généralement en gros mots et en injures sonores, — comme c'est le cas pour ces deux commères villageoises, que le peintre Vermeer met en scène.

Un rien a allumé la querelle. Ces deux gamins, leurs fils, s'amusaient à faire monter un cerf-volant. L'un d'eux, soit par méchanceté, soit par accident, a fait une immense crevasse dans le jouet; les coups, les horions ne se sont pas fait attendre; les mères sont intervenues, et chacune a pris fait et cause pour son gamin. L'une d'elles est prête à passer des menaces aux violences; des yeux brillant de rage effrayent les enfants de sa rivale, au point qu'ils se cachent, tout tremblants, derrière leur mère, et le sage grand-père engage prudemment sa fille à abandonner le terrain.

#### UN TRAÎNEAU A VOILE.

La Russie septentrionale est habitée par différentes peuplades qui paraissent toutes descendre d'une même souche: langage, mœurs, physiologie, tout le prouve à l'évidence. Ce pays, comme chacun le sait, est une région stérile, triste, où règne un froid très-vif; on peut dire que les neiges la couvrent presque pendant toute l'année.

Les habitants de ces régions n'ont d'autres moyens de transport que les traîneaux, et ces traîneaux sont construits d'une manière très-ingénieuse, comme le lecteur peut le voir par notre gravure. Une voile tendue et gonflée par le vent les fait très-rapidement avancer sur la glace et la neige durcie; et l'indigène, plus ou moins commodément assis, n'a qu'à appuyer sa pique contre le sol, pour imprimer à son véhicule la direction qu'il veut lui donner.

#### LE FILS DE L'INCONNU.

##### XIV. — DANS LE PALAIS DE L'ÉMIR.

Le moine Bruno, assis à côté de Hugo et priant pour le malheureux jeune homme, releva tout-à-coup la tête, comme s'il eût entendu quelque bruit insolite dans la solitude du désert.

En effet, des pas humains résonnaient au loin sur le sol desséché et se rapprochaient de plus en plus.

Quel pouvait être le mortel qui visitait ces lieux désolés? Ami ou ennemi, il pouvait devenir un sauveur. Aussi l'impatience du moine était grande.

Quelques moments après, un vieillard recouvert d'une grossière robe de bure, mais le visage rempli de bonté et de douceur, s'arrêta devant les infortunés voyageurs.

— La paix soit avec vous! dit-il d'une voix pleine d'un tendre intérêt.

Cette apparition et ce salut chrétien répandirent dans le cœur du moine un rayon d'espérance.

— Qui êtes-vous, pour vous promener ainsi seul dans ces tristes déserts? demanda-t-il à l'inconnu.

— Un pauvre ermite de la montagne, répondit le survenant.

— Sauvez cet infortuné jeune homme, reprit le moine en montrant le mourant.

L'ermite ne dit mot, mais s'agenouillant devant Hugo, il tira rapidement de son vêtement une gourde de cuir remplie d'une eau claire et rafraîchissante, en versa quelques gouttes sur les lèvres décolorées du moribond et attendit avec anxiété l'effet du bienfaisant breuvage.

Au bout de quelques instants, le jeune homme ouvrit les yeux, étonné de se retrouver encore en vie; le moine et Ada remercièrent Dieu et le bon ermite de cette résurrection inespérée.

— Ma hutte n'est pas loin d'ici, dit l'ermite; essayons d'y transporter le malade.

Le moine fit un signe d'assentiment, mais en voulant se lever pour soutenir le „Fils de l'Inconnu,” il s'aperçut qu'il était lui-même si faible qu'à peine il pouvait se soutenir; il regarda leur sauveur d'un œil découragé.

Ada voulut à son tour essayer d'aider l'ermite, mais celui-ci la repoussa doucement, saisit Hugo dans ses bras robustes et le transporta dans sa hutte, formée de chaume et de débris de rochers, et le déposa sur un lit fait de feuilles desséchées, où, après avoir reçu les soins les plus pressés, il tomba dans un profond sommeil.

Le bon vieillard s'éloigna un instant, puis revint chargé de quelques fruits succulents, de légumes cuits et d'une cruche d'eau fraîche.

— Voilà tout ce que je puis vous présenter, dit-il, mais dans les circonstances actuelles, je crois que ces simples mets seront les bienvenus.

Après que ses hôtes eurent fait honneur à ce festin inattendu, l'ermite disposa pour chacun d'eux un lit de feuilles sèches et de mousse et retourna veiller sur la couche du jeune Hugo qui, à son réveil, fut en état de prendre quelque nourriture.

Entretiens, le moine avait exposé le but de leur voyage à l'ermite, qui secoua douloureusement la tête, prévoyant toutes les difficultés et tous les dangers qui attendaient encore les malheureux pèlerins. Ceux-ci restèrent quinze jours dans l'ermitage solitaire, faisant de temps en temps de petites excursions dans les environs pour se préparer au grand voyage. L'ermite leur servait de guide; il leur montra la source qui lui fournissait sans cesse une eau fraîche et pure et le petit bosquet d'arbres qui lui procuraient des fruits à chaque saison; il leur indiqua surtout les racines et les légumes dont il tirait sa principale nourriture.

Il leur raconta aussi en partie l'histoire de sa vie; comment, il y avait quarante ans, il avait entrepris le voyage de la Terre-Sainte pour expier un crime dont il s'était rendu coupable en Europe. En revenant de Jérusalem, épuisé de soif et de fatigue, il avait trouvé cette source et fut ainsi sauvé de la mort. Pour remercier la Providence de ce service signalé, il avait résolu de fonder là un ermitage et d'y passer le reste de ses jours dans la solitude et la prière.

Les trois voyageurs se disposèrent enfin à partir. Le bon solitaire leur donna des vivres pour plusieurs jours et de précieuses indications. Ce fut en versant des larmes des deux côtés que l'on se sépara.

Hugo était entièrement rétabli et se sentait assez fort pour reprendre la direction de l'expédition et au besoin défendre ses compagnons de son épée. Ils traversèrent tantôt d'affreux déserts, tantôt d'arides montagnes, tantôt enfin des contrées habitées. Ils eurent le bonheur de rencontrer des villages chrétiens, où ils recevaient un accueil amical; mais le plus souvent c'étaient des bourgades musulmanes où ils étaient exposés à des dangers et à des injures de toute sorte. Jamais ils ne perdaient un instant de vue le but de leur voyage, mais partout ils ne trouvaient que des déceptions, rien ne pouvait les mettre sur la trace du prisonnier; ou bien, lorsqu'un rayon de lumière brillait enfin après de longues recherches, la désillusion survenait rapidement, et les traces si ardemment suivies se perdaient dans l'immensité du désert.

Ce voyage si pénible devait bientôt avoir une fin.

Un matin, les trois amis étaient sortis des

montagnes et s'engageaient dans une vaste plaine, couverte de riches moissons et plantée d'arbres de toute espèce. Ils se dirent qu'ils étaient dans un pays civilisé, où peut-être des renseignements pourraient leur être fournis au sujet d'Onno Gratama.

Pendant qu'ils se berçaient de cet espoir, quatre cavaliers musulmans arrivèrent sur eux.

A la vue de la robe du moine, le chef de la troupe s'enflamma de colère et lui lança une bordée d'injures et de menaces qui firent deviner qu'il connaissait les chrétiens de près et n'était autre qu'un renégat. Il lança son cheval vers Bruno, le cimenterre à la main. Hugo avait surveillé tous ses mouvements, et au moment où le vieillard désarmé allait être frappé, il avait déjà tiré son épée. Il détourna le coup du Mahométan et atteignit ce dernier en pleine poitrine, si bien qu'il tomba en arrière en poussant un grand cri.

Tout cela s'était passé si rapidement que ses compagnons n'avaient pas eu le temps d'intervenir. Voulant venger leur chef, ils se précipitèrent tous trois sur le téméraire jeune homme qui se défendit avec le courage du désespoir et avec tant de succès qu'au bout de quelques instants deux de ses adversaires mordaient la poussière, tandis que lui n'avait reçu qu'une très-légère blessure. Le survivant, craignant le même sort, prit la fuite.

Il fut résolu que, pour plus de sécurité, on retournerait dans la montagne et on choisirait un autre chemin.

A peine avaient-ils quitté la plaine qu'ils entendirent derrière eux le galop de plusieurs chevaux. Il n'y avait plus de doute; le survivant des Musulmans avait donné l'éveil et revenait en force venger ses compagnons. Hugo et les siens essayèrent de se dérober au danger. La fuite était impossible, car les chevaux les avaient bientôt gagnés de vitesse. Ils cherchèrent donc un abri dans un profond ravin. Mais ceux qui les poursuivaient connaissaient parfaitement tous les détours des chemins et furent bientôt sur leur piste. Hugo voulut se préparer à une énergique défense, mais le moine lui fit voir la folie de pareille entreprise: ils se livrèrent donc aux mains des ennemis, se préparant à mourir, car celui qui avait échappé à la fureur de Hugo dans le premier combat s'élança sur eux, le glaive à la main; mais le chef de la troupe le retint, défendant de toucher aux prisonniers, et ajoutant que l'émir seul avait le droit de les punir.

Ils furent conduits dans une ville qui n'était guère éloignée et introduits dans le palais de l'émir. Ce Musulman était un bel homme, encore jeune, d'aspect assez avenant, quoique plein de sévérité.

Le chef de la troupe lui rendit compte des agissements des chrétiens, après quoi il attendit respectueusement ses ordres.

L'émir fronça les sourcils, jeta sur les voyageurs un regard courroucé et resta un instant comme plongé dans de profondes réflexions.

Entretiens, devant le palais, la populace promenait les cadavres des trois cavaliers tués par Hugo, en poussant des gémissements lugubres, mêlés à des paroles de vengeance.

A cette vue, l'émir, qui s'était approché de la fenêtre, saisit la poignée de son glaive et s'avança menaçant vers les prisonniers. On eût dit qu'il allait les sacrifier de sa propre main à la vengeance populaire; mais un second regard qu'il leur lança le fit hésiter; il porta la main à son front et se remit à songer. Comme s'il eût prit une résolution soudaine, il fit signe à l'officier de se retirer. Il y eut un moment de silence; seuls les gémissements et les cris de la populace se faisaient entendre à l'extérieur.

L'émir se tourna vers Hugo qui attendait son sort sans faiblesse.

— Quelle audace avez-vous eue, chrétien, s'écria-t-il, d'attaquer mes hommes à main armée? Ecoutez, on demande votre vie et, par le Prophète, vous méritez la mort!

— Mon sort est entre vos mains, Seigneur, répondit notre héros. Si c'est un crime de défendre ce qu'on a de plus cher au monde, j'ai mérité la mort, mais épargnez au moins l'existence de ce vieillard, de cette femme innocente.

— Quel droit avez vous de défendre cette femme? demanda l'émir, tandis que le feu de son regard prouvait que sa colère, un instant assoupie, allait se réveiller.

Bruno prévint la réponse du jeune homme.

— Elle est sa mère, dit-il, et c'est pour elle qu'il a combattu au péril de ses jours.

Le chef sembla comme affranchi d'une noire pensée; son œil devint moins farouche et parut même se porter avec bienveillance sur sa prisonnière.

— Quelle est cette femme, vieillard? demanda-t-il au moine en le regardant fixement.

— Une malheureuse, dont l'époux gémit dans les fers, et qui n'a d'autre but dans la vie que de le retrouver, répondit le religieux avec une émotion inaccoutumée.

L'émir s'approcha de nouveau de la fenêtre, l'ouvrit et fit à la foule un signe après lequel elle se dispersa, non sans murmurer toutefois.

— Je ne vous promets rien, dit-il en s'adressant à ses prisonniers, j'ajourne votre sentence jusqu'à demain.

Puis il s'éloigna. Un instant après, entra un esclave qui débarrassa les chrétiens de leurs chaînes et les conduisit dans une aile du palais dont les salles brillaient d'or et de riches tapis. Grande était leur stupéfaction, surtout celle d'Ada et de Hugo, qui s'attendaient au dernier supplice ou tout au moins à une dure captivité; mais le vieux moine croyait avoir compris les intentions de l'émir et secouait douloureusement la tête.

Lorsque, le soir, Ada le quitta pour gagner l'appartement qui lui était assigné, il lui souffla ces mots à l'oreille:

— Songez, Ada, qu'il y a encore sur cette terre de plus grands malheurs que la perte de l'existence.

Le lendemain, une femme pénétra dans la chambre d'Ada: c'était la sœur de l'émir, qui venait l'inviter à l'accompagner chez son frère.

La femme d'Onno frissonna; elle se rappela les paroles du moine, et de sombres pressentiments vinrent l'assaillir.

— Madame, demanda-t-elle, est-ce que mes compagnons paraîtront également devant l'émir?

— C'est moi qui vous accompagnerai, répondit la Musulmane d'un ton doux et bienveillant; ne craignez rien, mon frère est incapable d'aucune lâcheté. Venez, la vie de vos compagnons dépend peut-être de cet entretien; en tout cas, je reste à vos côtés.

A ces paroles, Ada reprit courage; la société de la belle étrangère la rassurait. Elle se mit donc sans hésiter à suivre la sœur du puissant chef.

L'entretien fut long. Après que l'émir eut entendu son histoire, il lui dit qu'il consentait, à cause d'elle, à accorder la vie à ses compagnons. Pour finir il lui demanda si elle n'avait aucun désir à former. — Elle hésita à répondre; enfin, reprenant courage, elle dit:

— Seigneur, rendez-nous la liberté...

L'émir ne s'attendait certainement pas à pareille requête; ses paupières se contractèrent, et de son œil à moitié fermé, jaillit comme un éclair, mais il se contint et dit d'une voix calme:

— Que feriez-vous de cette liberté, Madame?

— Est-ce que l'oiseau prisonnier a besoin d'expliquer, pourquoi il aspire après la liberté? répondit Ada avec feu; mais je veux surtout retrouver mon malheureux époux, qui probablement gémit dans les fers; c'est là le seul but de ma vie.

— Vous ne pouvez trouver que la mort dans ces courses errantes. Vous m'avez prié de rechercher les traces de votre époux; eh bien, je veux vous satisfaire. J'y mets cependant une condition: c'est que vous attendrez dans mon palais le résultat de mes efforts.

Ada croyait-elle que l'émir tiendrait parole, ou désespérait-elle de ses efforts pour obtenir sa liberté? Peut-être n'aurait-elle pu le dire elle-même; quoi qu'il en soit, elle se soumit à la volonté de l'émir, mais demanda comme une dernière grâce de ne pas être séparée de ses compagnons.

Le Musulman y consentit, et quelques moments plus tard, la sœur de l'émir, qui avait assisté à tout l'entretien, la reconduisit à son appartement.

Lorsque la prisonnière se fut éloignée, l'émir se jeta sur un lit de repos; il semblait plongé dans de profondes méditations, la tête appuyée sur la main, le regard perdu dans l'espace. Tout-à-coup il se releva, et parcourut en tous sens et à grands pas son appartement, de temps en temps, des mots entrecoupés sortaient de sa bouche et dénonçaient le cours des idées qui le préoccupaient.

— Ces femmes chrétiennes! s'écria-t-il, en frappant du pied le tapis, sont plus imprenables encore que les citadelles dont leurs maris se sont rendus maîtres. Elles ne craignent pas la mort, les menaces ne font que les rendre plus fortes... Celle-ci place sans cesse son mari entre moi et elle... Mais, par le Prophète, je la soumettrai à ma volonté.

Pendant ce temps, Ada se hâtait de retourner auprès de ses compagnons, pour leur communiquer le résultat de l'entrevue. Hugo fut surtout heureux de la promesse qu'avait faite l'émir concernant Onno Gratama. Il espérait aussi que leur captivité serait de courte durée. Ada partageait cette illusion; mais le père Bruno vit les choses tout différemment, il était persuadé que ces belles promesses cachaient des desseins pervers.

Entretemps, les jours, les mois s'écoulaient; les prisonniers étaient traités avec la plus grande distinction; sur un point seulement l'émir restait implacable: toute prière de ceux qu'il appelait ses chers hôtes tendant à implorer leur délivrance, était repoussée par un mouvement de mauvaise humeur. A part cela, il leur laissait toute liberté; tout ce qu'ils désiraient était immédiatement mis à leur disposition; leur appartement donnait sur un vaste et splendide jardin, dont seuls ils avaient la jouissance.

L'aimable Musulman accompagnait souvent ses hôtes dans ce séjour enchanteur, leur montrant la force et la splendeur de la végétation orientale; leur parlant de ses richesses, de sa puissance et s'attachant surtout à se montrer aimable et prévenant pour Ada. Souvent aussi il parlait de toutes les peines qu'il s'était données pour découvrir la retraite de son époux et de l'insuccès de ses tentatives. De son côté, sa sœur, la belle Armide, se trouvait sans cesse près de l'épouse d'Onno Gratama; souvent les deux femmes s'entretenaient de l'absent en se promenant sous les ombrages des citronniers; parfois aussi la conversation tombait sur l'émir et l'étendue de sa puissance, mais alors Ada mettait bien vite fin à la conversation.

Comme le lecteur l'aura sans doute deviné, l'émir n'avait jamais fait la moindre tentative pour découvrir la retraite d'Onno Gratama; ses assurances et ses promesses n'étaient qu'un moyen pour gagner le cœur de sa prisonnière. Il résolut de s'éloigner pour quelques jours et de déclarer ensuite qu'après avoir découvert le lieu où l'époux d'Ada avait été retenu prisonnier, il avait appris que la mort avait délivré de ses chaînes le malheureux chrétien.

Il s'absenta en effet, mais à son retour, une circonstance inattendue vint l'obliger à ajourner l'exécution de son plan. L'armée chrétienne, qui était restée si longtemps inactive dans Antioche, s'était enfin mise en marche et allait bientôt mettre le siège devant la capitale. Il jugea prudent de ne pas attendre les événements, rassembla à la hâte tous ses trésors et partit avec son armée et ses esclaves pour Jérusalem, afin de se mettre à l'abri dans la puissante cité et se joindre en même temps à ses défenseurs. Si occupé qu'il fût de sa propre sécurité, il n'oublia cependant pas sa prisonnière: avec tous les égards possibles, mais en prenant en même temps toutes les précautions pour qu'elle ne pût lui échapper, il l'emmena avec lui dans la ville où il comptait faire un long séjour.

(A continuer.)

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Vous faites-vous quelque contusion, chose qui arrive si souvent, eh bien, employez l'huile d'olive; cette huile, si avantageusement employée contre les brûlures, rend les plus grands services dans toutes les contusions ou entorses, avec ou sans épanchements sanguins, compliquées ou non de plaies.

Il suffit de faire une onction avec de l'huile d'olive sur toute la surface traumatiquement lésée; on la recouvre ensuite de ouate, que l'on recouvre elle-même d'huile d'olive, du côté en contact avec la peau, et l'on maintient le tout avec du taffetas gommé. Après vingt-quatre heures de repos, on renouvelle le même pansement, s'il reste encore du gonflement ou de l'ecchymose. Lorsque la lésion existe sur la face, sur la tête ou sur des régions sur lesquelles on ne peut laisser ce pansement, on se borne à oindre ces surfaces avec une couche d'huile appliquée à l'aide d'un pinceau. On renouvelle cette couche chaque fois qu'elle se dessèche; sous ce topique, les plaies se cicatrisent très-promptement.

Un mot à présent au sujet des coupures. On est si souvent exposé à s'en faire, que nous croyons utile de dire à nos lecteurs que les feuilles de tous les geraniums ont l'avantage de les guérir promptement, ainsi que les écorchures et autres plaies de ce genre. Pour cela, on prend une ou plusieurs feuilles de cette plante que l'on écrase un peu sur un linge, on l'applique ensuite sur la plaie, et il arrive souvent qu'une seule feuille suffit pour la guérison. Elle s'attache fortement à la peau, aide au rapprochement des chairs et cicatrise la blessure en peu de temps.

## UN BANQUET COMMÉMORATIF.

(SOUVENIR D'UN VOYAGE DANS L'ALLEMAGNE DU NORD.)

### I.

Lauenbourg, chef-lieu du duché de ce nom, est une petite ville de la Prusse septentrionale; elle est située sur l'Elbe et peuplée d'environ 4000 habitants. Me trouvant obligé d'y passer la nuit, je dus, pour y arriver, longer le cimetière, un vrai jardin fleuri, parfumé, semé de verdoyants massifs. Ma vue y fut surtout frappée par une petite construction d'une rare élégance et qui ne ressemblait en rien à un monument funèbre; elle avait plutôt l'apparence d'une villa, avec rez-de-chaussée, premier étage, fenêtres garnies de jolis volets peints en vert.

C'était pour moi une énigme que ce petit bâtiment égaré en un pareil lieu, et il me tardait d'en avoir la solution.

Arrivé à l'hôtel, en attendant qu'on servit mon souper, je me mis à feuilleter les journaux.

Autour d'une autre table, ronde comme la mienne, mais de dimensions beaucoup plus vastes, étaient rangés, non loin de moi, différents personnages dans lesquels il était aisé de reconnaître la fleur de la bureaucratie et de la bourgeoisie du lieu.

Un instant après, survint un nouveau personnage, appartenant évidemment à la même catégorie sociale.

Il avait l'air dépité et s'assit après avoir salué assez froidement le reste de l'assemblée.

— Eh bien! lui cria-t-on de trois ou quatre points différents, as-tu enfin ton compte? Le douzième peut-il être ajouté à notre liste?

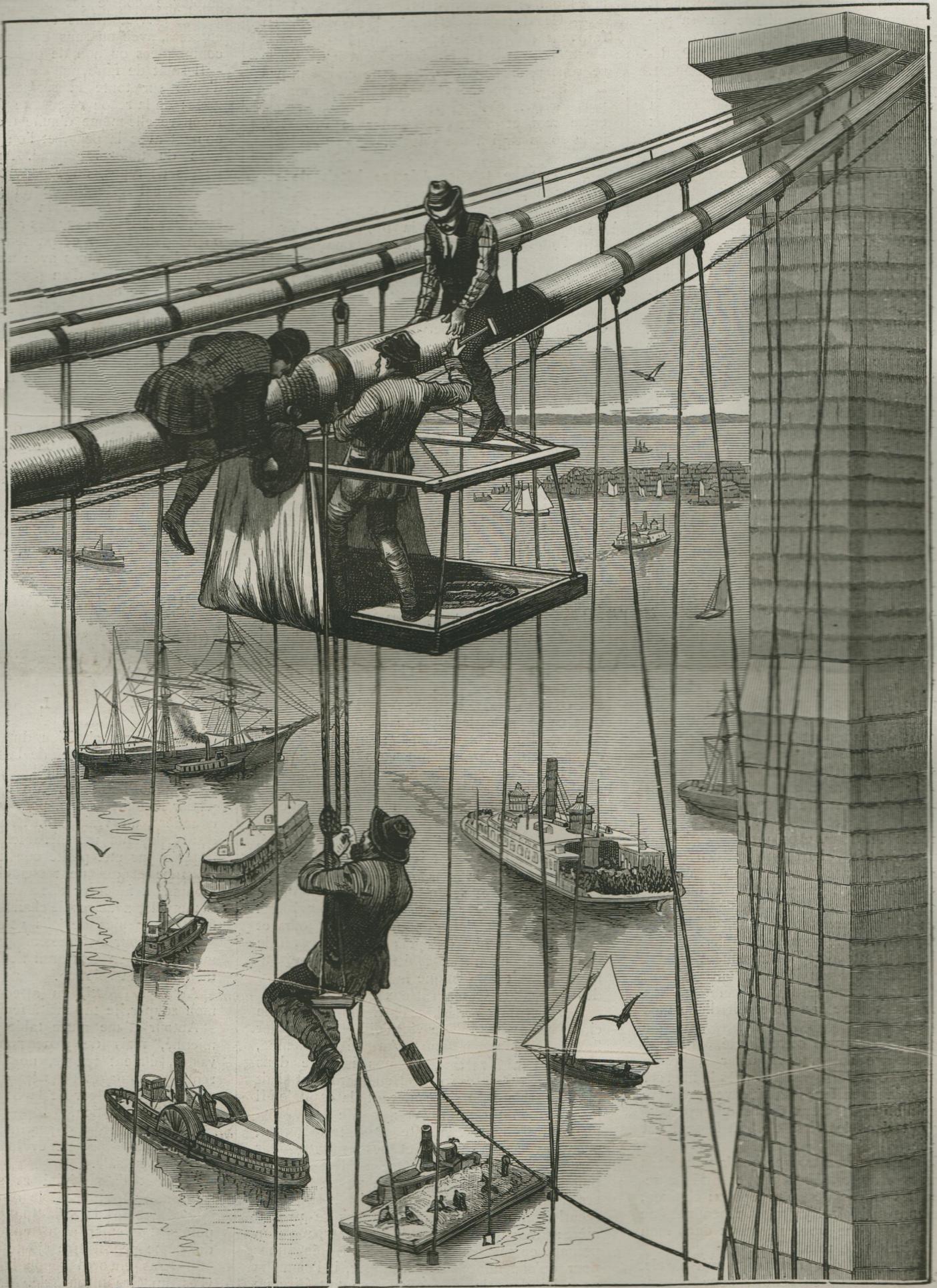
— Pas encore! répondit le nouveau-venu. C'est un être introuvable. Maudite commission! Stupide fantaisie!... Je crois que je me verrai forcé, à la fin, d'aller au dépôt de mendicité pour y trouver des hommes de bonne volonté. Heureusement que cette année-ci, il ne m'en faut qu'un seul. Je prierais donc un de ces gaillards-là fort poliment de nous faire l'honneur de s'asseoir à nos côtés, pour savourer nos friands morceaux et sabler les vins les plus délicats.

— Si c'est là que tu veux recruter tes convives, dit l'un des assistants, je te prierai d'agréer mes excuses; je ne suis plus des vôtres.  
— Moi aussi, je me retire dans ce cas! s'écrièrent à l'unanimité les neuf autres person-

nages, dont j'ai parlé plus haut; car, abandonnant ma lecture pour la reprendre immédiatement après, et entendant parler de douze, je m'étais mis à compter les personnes placées dans mon voisinage, et j'avais remarqué que, avec le

nouveau-venu, elles étaient au nombre de onze.  
Il me semblait donc évident que le numéro douze, que l'on cherchait, devait compléter la troupe rassemblée près de moi.

— Allons, allons, mes amis, s'écria le dernier



(1870) UN NOUVEAU PONT A NEW-YORK.

venu, je plaisantais: ne prenez pas mon dernier propos au pied de la lettre. Mettons que je n'ai rien dit, et comptons sur un heureux hasard. J'espère que nous aurons la main assez heureuse pour trouver notre homme encore ce soir.

Ici l'interlocuteur me désigna par un regard rapide comme l'éclair, et d'autres regards, non moins rapides, lui répondirent affirmativement. Quoique paraissant absorbé par la lecture des journaux, j'étais en réalité devenu tout

oreilles, et mes yeux ne suivaient plus le papier que pour la forme.

Enhardi par les coups-d'œil approbateurs du reste de l'assemblée, le chercheur de convives, — car je ne puis encore le désigner sous un



LA DISPUTE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. L. VERVEER.

autre nom, — s'approcha de moi d'un air moitié résolu, moitié timide.

Je feignis d'être interrompu dans ma lecture par le bruit de ses pas, et je levai la tête de son côté.

— Monsieur, me dit-il, en me saluant fort poliment, bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je prends la liberté de vous adresser une question, et en même temps je vous prie de ne pas la regarder comme aussi indiscret qu'elle paraît être. Etes-vous à Lauenbourg pour un ou plusieurs jours ?

— Bien qu'en effet, lui répondis-je, j'aie le droit de trouver indiscret la question que vous m'adressez, je vous dirai cependant que vous vous y prenez avec une courtoisie telle, qu'il y aurait de l'impolitesse de ma part à ne pas satisfaire votre curiosité. Je vous avouerai franchement que mon intention est de passer quatre ou cinq jours dans votre ville.

— En ce cas, Monsieur, repartit le chercheur de convives, verriez-vous quelque inconvénient à dîner, en compagnie de ces messieurs et de moi, à une table où le meilleur cuisinier du pays est chargé de nous régaler, et où seront servis les vins les plus recherchés, provenant de la collection faite par un oenophile distingué entre tous ?

— Monsieur, quand même je détesterais les bons plats et les vins exquis, j'accepterais, ne fût-ce que pour me trouver dans la société que je vois réunie en ce lieu et qui appartient à ce que Lauenbourg compte de plus honorable. Mais, à mon tour, permettez-moi de vous adresser une question. J'ai bien lu, dans la „Germania” de Tacite, que vos ancêtres pratiquaient l'hospitalité de la manière la plus large et la plus généreuse; mais je sais aussi que, dans tous les pays civilisés, les hôtels ont tué l'hospitalité. Et comme Lauenbourg est à peu près au niveau des autres villes du royaume, votre invitation „ex abrupto,” à moi, étranger, inconnu, me paraît, permettez-moi de vous le dire, un mystère dont je vous prierai de me donner l'explication.

— Votre étonnement est fort naturel, Monsieur; et, je dois vous l'avouer, l'invitation n'est pas aussi gratuite qu'elle en a l'air. Elle dépend de certaines conditions, auxquelles vous devez vous soumettre, si vous acceptez, et que vous ne vous retractiez pas ensuite...

— Si ces conditions ne doivent porter aucune atteinte à mon honneur, comme j'en suis sûr d'avance, je crois, en regardant tous ces messieurs et vous-même, Monsieur, que je pourrai fort bien me conformer à des clauses que probablement vous subirez vous-mêmes. Mais, comme je vous l'ai dit, vous avez piqué ma curiosité; ayez donc la bonté de la satisfaire, à moins qu'il n'existe un obstacle insurmontable à cet égard.

— Rien ne m'empêche de contenter votre désir et j'entre en matière.

## II.

Voici l'étrange récit qui me fut fait par mon interlocuteur.

„Sachez d'abord, Monsieur, que je suis greffier du tribunal de Lauenbourg, et que ces messieurs sont tous d'honorables négociants ou des employés du gouvernement.

„Il y a trois ans, mourut à Lauenbourg un riche capitaliste, homme d'esprit s'il en fut, bon et généreux par exception, caustique et mystificateur par habitude, mais surtout remarquable par la frayeur étrange que lui causait la mort, ainsi que l'idée d'être enterré vivant, et de ne se réveiller de la léthargie qu'à six pieds sous terre.

„Gai convive, ayant toujours le mot pour rire, racontant les aventures les plus drôlatiques, il tombait subitement dans une tristesse profonde, dans une noire mélancolie, si le mot de „trépas” était prononcé devant lui, ou si la moindre allusion à notre fin commune venait frapper ses yeux ou ses oreilles. Il fuyait comme la peste la vue d'un mort, d'un enterrement, d'un cercueil, fût-il même vide, et, pendant les nuits d'été, il payait des gens du peuple pour qu'ils chassassent bien loin de lui les chouettes dont le cri sinistre rappelait sans cesse à son esprit superstitieux les idées funèbres que la

nature nous cache alors bien mieux que durant les autres saisons de l'année. En hiver, on ne l'eût jamais décidé à partir pour la campagne, quand la terre était couverte de neige. — La nature entière, disait-il, me paraît être couchée sur son lit de mort et recouverte d'un linceul funéraire.

„Chacun était persuadé qu'il mourrait sans faire de testament, parce que cet acte solennel ne peut guère s'opérer sans que le terme de „mort” soit prononcé ou sans que l'idée en soit réveillée d'une manière quelconque. Jamais notaire ne fut appelé à cet effet dans sa demeure, et lorsque, peu de temps avant d'expirer, il reçut la visite du prêtre qui venait pour le préparer à une fin chrétienne, il lui dit: „Je veux bien me confesser, mais je ne suis pas aussi mal que vous le pensez, et je crois bien que je me tirerai de cette maladie comme de toutes les autres.

„Après la mort de M. Brodmann (c'était le nom de notre capitaliste), on fut bien étonné de trouver, dans un des tiroirs de son secrétaire, un testament olographe, rédigé par lui depuis plusieurs années. Il est vrai que ce testament cherchera longtemps son pareil. Nous avons bien vu un de nos „minnesingers”, ces vieux chanteurs errants, léguer à sa ville natale les fonds nécessaires pour régaler de bons mets et abreuver de vins vieux les jeunes couples qui viendraient tous les ans danser sur sa tombe; mais cette volonté dernière, assez originale d'ailleurs, n'approche guère de toutes celles que renfermait le testament de M. Brodmann. L'amour de la vie, la crainte de la mort respirent d'un bout à l'autre dans cette pièce, enfantée par l'imagination la plus fantasque.

„A défaut d'héritiers directs, il légua une partie de ses biens à des parents éloignés et il nomma mon père son exécuteur testamentaire.

„Souvent, comme je l'ai dit, le défunt avait manifesté la crainte d'être enterré vivant. Aussi, la première clause du testament de M. Brodmann avait pour but de le mettre à l'abri de cette chance d'effroyables tortures. Il exigea donc que ses restes fussent mis en terre à l'époque où sa cave serait épuisée. Or, si jamais cave fut bien garnie, non-seulement à Lauenbourg, mais encore dans le reste du duché, c'était celle de M. Brodmann: Vins du Rhin, de France, de Hongrie, d'Espagne, de Chypre et du Cap, s'y disputaient les suffrages des plus fins dégustateurs.

„Au reste, vous en jugerez demain, car je vous tiens déjà pour notre douzième convive, vous ne me faites pas l'effet d'un homme capable de reculer devant un vain épouvantail.

„Cependant, quelque bien fournie que fût la cave, des repas quotidiens auraient pu épuiser dans l'espace de quelques années; il fallait parer à cet inconvénient. M. Brodmann voulut qu'un seul repas eût lieu chaque année, et que douze convives, nombre inviolable, y fussent invités.

„Il y a bien un treizième convive, et vous savez quelles idées se rattachent au nombre treize; mais le treizième convive sert, contre les coups de la mort, de paratonnerre aux douze autres.

„C'est tout simplement M. Brodmann, couché au fond de son cercueil, et le dîner aura lieu dans une jolie maisonnette qu'il a fait construire tout exprès, à l'angle du cimetière. Dans le salon du premier étage se trouve une table ronde, qui forme le cercle autour du cercueil, auquel est adapté un couvercle vitré. Ainsi le mort domine horizontalement tous les convives, qui peuvent d'autant mieux le voir, que le couvercle doit être levé durant tout le festin. Vous pouvez donc aisément vous figurer qu'il n'est ni agréable, ni appétissant, à chaque bouchée, à chaque gorgée qu'on avale, de risquer d'apercevoir une tête de mort, qui vous regarde de ses yeux caves, ou un hideux squelette étendu devant vous.”

— Assurément, répondis-je, il y a là de quoi diminuer la soif et l'appétit; mais on n'est pas forcé de lever les yeux; mieux vaut se contenter de regarder son verre et son assiette. Maintenant que je connais la condition sous laquelle je suis invité, je vous dirai que je ne recule pas devant une acceptation.

Le courage que montrent ces messieurs, je le montrerai aussi. D'ailleurs, il est rare de faire un dîner aussi étrange en si bonne compagnie, et j'accepterais ne fût-ce que pour la singularité du fait. Il faut cependant, permettez-moi de vous le dire, qu'il y ait bien des poltrons dans ce pays, pour que vous éprouviez de l'embarras à trouver les douze convives.

— Votre jugement, interrompit le greffier, est un peu précipité. Sachez qu'excepté les plus proches parents et héritiers du défunt et moi, l'exécuteur testamentaire, après feu mon père, aucun convive ne peut prendre part à ce festin plus d'une fois dans sa vie, et vous comprendrez qu'il n'est déjà pas si facile de trouver tous les ans six ou huit convives nouveaux; d'autant plus que nous tenons à ne pas dîner en mauvaise compagnie, et que, d'un autre côté, plus d'un invité, qui serait joyeux et aimable convive partout ailleurs, aime encore mieux refuser que de prendre part au festin face à face avec les restes de M. Brodmann.

— Vous avez raison, lui dis-je, M. le greffier; je retracte mon jugement trop précipité, mais ce que je ne retracte pas, c'est mon acceptation; je serai demain votre douzième convive.

Je tins ma promesse, et je dois avouer que les mets furent délicieux et les vins exquis. Quant au cercueil et au défunt, comme „il est avec les morts des accommodements,” je ne les vis presque pas, attendu qu'une touffe de fleurs les entourait de tous côtés et les dérobaient en quelque sorte à nos regards.

Je dirai, en finissant, pour la gouverne des touristes de bonne compagnie qui aiment les bons morceaux, les vins fins et les banquets excentriques, que le repas funèbre de Lauenbourg a lieu tous les ans dans les premiers jours de septembre. Il y a chaque fois six ou huit places vacantes: A bon entendre, salut!

P. D. R.

## SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

### Quatrième Lettre.

A Madame Félicie de R.

Pour terminer la série de ces entretiens familiers sur le contrat de mariage, il ne me reste plus, Madame, qu'à voir les „Conventions exclusives de la communauté” et le „Régime dotal.”

Ces clauses exclusives sont au nombre de deux: „le Régime sans communauté” et „la Séparation de biens.”

Par la première de ces conventions, les époux stipulent, dans leur contrat, qu'il n'y aura entre eux aucune société de biens. Il en résulte donc que chacun reste propriétaire de son patrimoine; mais comme c'est le mari qui supporte les charges du mariage, la loi lui conserve l'administration et la jouissance de tous les biens meubles ou immeubles de la femme, et il doit apporter dans cette gestion les soins et la diligence d'un „bon père de famille,” comme on dit en termes de droit. L'inventaire qu'il est obligé de dresser de tous les biens que son épouse possède au jour du mariage, et de tous ceux qui peuvent échoir à celle-ci postérieurement, est là pour constater sa bonne ou sa mauvaise administration, et il est responsable des dommages provenant de son fait.

Bien que l'épouse reste au fond propriétaire de ses immeubles, elle ne peut pourtant ni les aliéner, ni les hypothéquer sans l'autorité maritale ou judiciaire.

Chaque époux est tenu de ses dettes personnelles antérieures au mariage; comme il n'y a pas d'association de biens, il ne peut non plus y avoir de dettes communes, et les conjoints sont respectivement responsables vis-à-vis de leurs créanciers des obligations contractées même pendant l'union conjugale.

Vous voyez, Madame, que ce régime présente de grands inconvénients et est en tous points contraire aux intérêts de la femme. D'abord, le mari, ayant la jouissance des re-

venus de celle-ci, peut s'enrichir à son détriment par des acquisitions faites avec ses deniers; et, d'un autre côté, si l'épouse est dépourvue de toute fortune, elle n'a aucun droit aux produits de la collaboration commune.

\* \*

J'aborde maintenant la question de la „Séparation de biens.”

Sous ce régime, la femme ne conserve pas seulement la propriété de ses biens, mais encore leur jouissance et administration. Il y a donc séparation complète des deux patrimoines, et le mari n'a aucun droit sur celui de son épouse, qui gère sa fortune comme bon lui semble.

Néanmoins, la restriction que la femme ne peut ni aliéner, ni hypothéquer ses immeubles sans l'autorisation maritale ou judiciaire, est ici maintenue.

Quant aux charges de famille, les conjoints règlent ce point dans leur contrat comme ils l'entendent; mais, si rien n'a été stipulé à cet égard, la femme doit contribuer à ces charges dans la proportion du tiers de ses revenus. Ici encore il n'y a pas de dettes communes; chaque époux peut être actionné par ses créanciers sur ses biens personnels.

La séparation de biens résultant du contrat s'appelle „séparation contractuelle.” Par là on la distingue de la „séparation judiciaire” prononcée par les tribunaux pendant la durée de la communauté.

La femme peut demander cette séparation judiciaire lorsque sa dot est mise en péril par le désordre, l'incurie et la mauvaise administration de son mari.

\* \*

Enfin nous arrivons, Madame, au dernier chapitre du Code, traitant du „Régime dotal.”

Lorsque les époux veulent adopter ce régime, ils doivent le déclarer formellement et clairement dans leur contrat.

La dot, c'est-à-dire ce que la femme apporte pour subvenir aux charges du mariage, peut comprendre tous les biens présents et futurs, ou une partie d'entre eux, ou certains biens nommément désignés. Et cette dot, ainsi constituée, ne peut plus être augmentée ou diminuée postérieurement.

Le mari n'est pas propriétaire des biens dotaux, mais il en a l'administration et la jouissance, et il est responsable de sa mauvaise gestion.

Le trait caractéristique de ce régime, c'est que tous les immeubles compris dans la constitution de dot, sont imprescriptibles et inaliénables; c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être ni acquis par prescription, ni vendus ou hypothéqués pendant l'union conjugale, soit par le mari, soit par la femme, sauf en certains cas strictement énoncés par la loi. Donc, les tiers qui acquerraient ces biens, se verraient obligés de les restituer aux conjoints ou à leurs descendants, contre indemnité toutefois.

Les autres biens de la femme qui n'ont pas été constitués en dot, sont extra-dotaux ou „paraphernaux,” ce qui signifie qu'ils sont hors de la dot. L'épouse en a l'administration et la jouissance, sans pouvoir toujours ni les aliéner, ni les hypothéquer de sa propre autorité.

Il n'entre presque pas dans nos mœurs de se marier sous le régime que je viens d'esquisser: il a l'inconvénient d'enchaîner trop les volontés des parties, et d'empêcher les immeubles dotaux de fructifier. Il est surtout celui des grandes familles, qui veulent autant que possible conserver intact l'ensemble de leurs propriétés.

A présent, j'en ai fini avec le contrat de mariage.

Vous avez dû remarquer, Madame, que je n'ai donné qu'un aperçu sommaire de cette partie si ardue et si aride du Code. En chargeant cet exposé de trop de détails, j'aurais enlevé au sujet tout son intérêt, j'en aurais rendu l'intelligence difficile et obscure.

Je continuerai prochainement mes causeries, en traitant les principales questions qui se rattachent au „Mariage.”

Bruxelles, Février 1880.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,  
AVOCAT.

## UN HOMME DE GUERRE.

(Fragment.)

Ralph est un vieux guerrier; il est de haute taille; Il a les traits heurtés du dieu de la bataille. Il a la barbe rude; il a toutes ses dents; Sous des sourcils épais brillent ses yeux ardents. Son nez saillant, du bec d'un vautour a la forme, Son visage, coupé d'une balafre énorme, Qui va de haut en bas, et le divise en deux, Vous présente un aspect étrangement hideux. La vieille blessure est de couleur écarlate: C'est une cicatrice achevée en stygmate. Le Dieu juste a voulu conserver à ce front Le signe de la gloire... et peut-être l'affront.

Ralph est octogénaire. Il est droit comme un arbre;

Il a des os de fer, et sa chair est de marbre. Il atteindra cent ans, et peut-être au delà; Car hélas! la nature a ce caprice-là De mesurer le temps avec parcimonie A l'être utile et juste, au talent, au génie, Et de faire, en revanche, oublier par la mort Le soldat qui massacre et la bête qui mord. — Mais l'oubli, n'est-ce pas le meilleur des salaires Que réserve la mort à ses auxiliaires?

De quel pays est Ralph, et de quel temps est-il? Que nous dit son rictus? Que répond son profil? Est-il Scythe, Persan, Gaulois, Goth ou Tartare? Quelle est sa race? Est-il civilisé, barbare? Est-il peau-rouge, noir, sauvage tatoué? Par qui remonte-t-il à l'arche de Noé? Quel sol de ses aïeux recouvre les reliques? Est-il payen? a-t-il des souvenirs bibliques? Est-ce l'âge de pierre, est-ce l'âge d'airain? Qui le vit naître? — Est-il notre contemporain? Il est guerrier. A quoi peut-on le reconnaître? Est-il clephte, routier, ou lansquenet ou restre, Mamelouk, janissaire, enfant perdu, housard? Soutien d'un despotisme ou servant du hasard? Quand les combats sanglants l'enivraient de leurs

charmes, Quels habits le couvraient? Quelles étaient ses armes?

Était-ce le canon, le tomahawk, le dard, La claymore, le dirk, le mousquet, le poignard? Portait-il le haubert? Se coiffait-il du casque? Le heaume cachait-il sa face comme un masque? Était-il revêtu de vêtements moins lourds, De l'uniforme tel qu'on le voit de nos jours?

Si Montaigne vivait, il répondrait: „Que sais-je?”

Que le guerrier s'appelle ou la force ou le piège; Qu'on le nomme lutteur, soudard, bandit, héros; Qu'il ait sa place vraie au milieu des bourreaux; Que le peuple abêti comme un dieu le contemple; Et lui dresse un autel sous la voûte du temple; Qu'il fascine la foule ou lui soit odieux, Il est de tous les temps, il est de tous les lieux. Orné de pourpre et d'or, ou nu, cet être étrange Reste lui, lui toujours, et jamais il ne change. L'art à le transformer a beau s'évertuer: Il est le fauve humain; — il est fait pour tuer!

ED. VAN DER PLASSCHE.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

SECONDE PARTIE.

XXII.

Le marquis se trouva donc en présence de M<sup>me</sup> Quillet, à qui il dit:

— Je suis le capitaine Tollish, Madame, et je viens pour une affaire importante. Vous avez eu ici, pendant longtemps, une jeune personne connue sous le nom de Gwendoline Winter. N'est-ce pas?

M<sup>me</sup> Quillet, surprise, s'inclina.

— Ma présence à Lonemoor, continua-t-il, a pour objet de vous demander son adresse. Je sais qu'elle habite Londres...

— Eh bien, Monsieur, vous avez perdu votre temps en venant ici, dit la bonne dame, après avoir regardé avec attention la sinistre figure de son interlocuteur; car vous n'aurez pas son adresse. Déjà un individu est venu me faire la même question, il y a quelque temps, et il est

parti sans en savoir davantage... Je ne puis pas vous dire où elle est.

— Parce que vous ne le voulez pas... Cependant, vous avez tort, je suis l'ami de cette demoiselle, et si vous me donnez son adresse, voici cinquante livres que je vous destine.

La femme de charge rougit d'indignation et s'écria avec colère:

— M'offrir de l'or, à moi!... Vous ignorez à qui vous parlez, Monsieur; c'est la première fois que je subis un tel affront.

— Je vous demande pardon, Madame, mais il est d'un si grand intérêt pour moi de savoir où Miss Winter se trouve!

— Alors il est étonnant que vous ayez attendu si longtemps pour vous informer d'elle.

— Je n'ai pu le faire auparavant. Maintenant je suis à même de m'occuper d'elle et de lui procurer une bonne éducation. Je dois absolument la retrouver. J'ai connu sa mère, M<sup>me</sup> Quillet, et ce que je veux faire en faveur de l'enfant n'est qu'un acte de justice.

— Vous avez connu la mère de Miss Winter? interrogea lentement la vieille femme.

— Oui, je l'ai connue, et vous aussi, quoique vous gardiez si bien votre secret. La mère de Miss Winter était votre jeune maîtresse...

— Silence, ne prononcez pas ce mot ici... Quand donc avez-vous connu la mère de Miss Winter?

— Avant et après qu'on a annoncé sa mort.

— L'auriez-vous aimée? demanda M<sup>me</sup> Quillet.

— Si je l'ai aimée! répéta-t-il. Ah! je l'aurais.

Et, à voix basse et comme malgré lui, il murmura:

— Si je ne l'avais pas aimée, elle serait en ce moment vivante et heureuse.

— C'est donc vous qui avez été la cause de sa mort?

Il baissa la tête.

La gouvernante avait pâli affreusement, et elle recula avec épouvante:

— Vous avez détruit son corps et son âme, continua M<sup>me</sup> Quillet d'une voix creuse. Vous avez tué la plus douce, la plus charmante créature que jamais la terre ait portée. Puisse le malheur s'attacher éternellement à vos pas! puisse la malédiction de son vieux père, errant dans des pays étrangers, et celle de sa vieille nourrice, vous poursuivre dans la vie comme dans la mort!

Lord Darkwood tressaillit, puis il reprit en essayant un mauvais sourire:

— Dame Quillet, vous êtes vraiment une bonne actrice; vous jouez admirablement la tragédie... Permettez-moi de vous dire que vous m'accusez d'un crime que je n'ai pas commis. J'ai aimé Miss Markham, et je veux prendre soin de son enfant, voilà tout.

— Et moi, je ne veux pas; je préfère la voir morte que de la savoir sous la protection de l'homme qui a été la cause de la mort de sa mère. Maintenant, retirez-vous.

Le marquis, furieux, se dirigea lentement vers la porte.

Avant d'en franchir le seuil, il se tourna vers M<sup>me</sup> Quillet et lui dit d'un ton plein de rage:

— Souvenez-vous de ces paroles: je découvrirai Miss Winter en dépit de vous, et dès ce moment, elle sera ma proie.

— Et cet homme est le père de Gwendoline! murmura la gouvernante en levant les mains vers le ciel; c'est lui qui a causé la mort de ma chère maîtresse!

XXIII.

Lord Darkwood retourna à l'hôtel, se fit servir à dîner, et ne pouvant nulle part obtenir aucun renseignement concernant Miss Winter, il résolut de retourner au plus tôt au château de Dunholm.

Le lendemain, quand il rentra chez lui, la première personne qu'il vit fut le Maltais.

— Eh bien! Pietro, me voici, dit-il en riant; j'ai été retenu plus longtemps que je ne le croyais. Qu'y a-t-il de nouveau ici?

— Il n'y a rien, signor.

— Et la nouvelle gouvernante, comment s'entend-elle avec Lady Georgina?

— **Aumieux**: ce sont deux amies inséparables.  
— **Je suis charmé de l'apprendre.**

L'ex-capitaine donna ensuite des ordres à son valet et se rendit dans son appartement, où il se reposa pendant quelques heures.

Après son dîner, il se retira dans son cabinet, et passa la soirée à examiner des portefeuilles de gravures, des albums, des journaux illustrés, et une foule de trésors artistiques dont il ne s'était guère occupé jusqu'alors.

Quand onze heures sonnèrent, le sommelier ferma les portes du château, éteignit les lumières et vint souhaiter la bonne nuit à son nouveau maître.

La maison fut bientôt plongée dans un profond silence.

— Tout le monde est couché, se dit Lord Darkwood; il n'y a plus que moi et Pietro d'éveillés. Comme cette pièce me semble lugubre ce soir!... J'étouffe ici, j'ai besoin d'air...

Il ouvrit la fenêtre et respira avidement l'air frais du dehors.

La nuit était sombre, aucune étoile ne brillait au firmament.

Le marquis, en proie à une agitation dont il ne pouvait se rendre compte, se promena de long en large en respirant avec effort.

— Je ne sais quel poids m'opresse, murmura-t-il; j'éprouve un malaise qui m'effraie.

En ce moment, la pendule qui ornait la cheminée, sonna douze coups.

— Minuit, dit-il; je vais refermer la fenêtre et me mettre au lit.

Il se retourna, s'arrêta un moment, puis un cri terrible s'échappa de ses lèvres.

#### XXIV.

Il avait vu, dans l'embrasure de la fenêtre la forme d'un homme à la figure pâle, aux yeux brillants, qui le regardaient avec fixité.

— Que le Ciel ait pitié de moi! murmura le marquis d'une voix sourde. Les morts sortent de leur tombeau...

Et, livide, se soutenant à peine, il recula plein de terreur vers l'extrémité de l'appartement.

Là il se laissa tomber sur un siège et se cacha la figure des deux mains.

Cependant l'ex-capitaine n'était pas superstitieux; il ne croyait pas aux faits surnaturels, mais dans ce moment de suprême terreur son incrédulité disparut.

Il croyait entendre l'être mystérieux s'approcher de lui à pas lents.

Pour s'assurer de la réalité, il détacha ses mains de son visage.

En effet, l'espèce de fantôme était entré par la fenêtre, et, sévère et silencieux, il se tenait immobile à quelques pas du maître de Dunholm.

Celui-ci tremblait de tous ses membres et étendait les mains devant lui comme pour se préserver d'une attaque.

Enfin il dit d'une voix rauque:

— Arrière! que voulez-vous?

L'apparition ne répondit point, mais fit un pas en avant.

— Arrière! vous dis-je, ne me touchez pas!..

Le visiteur nocturne s'arrêta, et un sourire sardonique vint se jouer sur ses lèvres.

— Pourquoi êtes-vous ici? demanda Lord Darkwood d'un ton si bas qu'on l'entendait à peine.

— Vous semblez me prendre pour un être d'outre-tombe, capitaine Tollish, dit l'inconnu d'une voix qui n'avait rien de sépulcral.

Le marquis tressaillit, et sa pâleur ne fit que s'accroître.

— Vous voyez bien que je suis plein de vie, n'est-ce pas?... Vous recevez d'une étrange manière un homme qui rentre chez lui, après avoir fait naufrage, et qui a manqué de mourir d'une grave maladie.

— Vivant, vivant! hurla l'ex-capitaine.

— Vous le voyez bien, Fabien Tollish, que je suis vivant, dit-il; secouez vos vaines terreurs, et tâchez de comprendre que je viens rentrer en possession de ce qui m'appartient.

Tollish ne put proférer une parole, mais la fatale vérité pénétra lentement dans son esprit, et un terrible désespoir s'empara de lui.

Il put enfin articuler ceci:

— On... on... a dit que vous... étiez... mort...

— Je l'ai échappé belle. Je suppose que c'est Foster qui vous a appris l'histoire du naufrage de „la Sylphide.” Naturellement, vous avez cru que j'étais noyé.

Le faux marquis inclina la tête.

vous étiez devenu mon héritier. J'eus la fantaisie de venir vous surprendre, et je voyageai sous le nom de M. Charteris. Arrivé à Londres, je me déguisai de manière à ne pas être reconnu et me mis en route pour Shrewsbury. Depuis là, j'ai marché à pied. Je suis entré dans le parc et me suis approché du château. Je vous ai vu debout à la fenêtre de ce cabinet, je me suis avancé, et vous savez le reste. N'est-ce pas que la surprise a été complète?

— Eh oui, elle l'a été, gémit Tollish.

— Depuis dix-huit ans, vous et moi, nous sommes de grands ennemis, continua le naufragé, avec une ironie amère; vraiment, je n'aurais jamais pu trouver une meilleure vengeance que celle-ci. Vous étiez pauvre, vous aviez des dettes que vous ne pouviez payer, et tout-à-coup, vous vous êtes trouvé dans une position à laquelle vous ne pouviez vous attendre... Pendant quelques semaines, vous avez joui d'une fortune princière, vous avez été pair

du royaume; et toute cette opulence, ces honneurs, vous devez les abandonner pour reprendre votre vie de misère...

L'homme à qui s'adressait ce langage était dans un état difficile à décrire; brisé, anéanti, il semblait écouter sa sentence de mort.

— Voilà la première fois que nous nous parlons depuis dix-huit ans, reprit le marquis; à cette époque, vous vous êtes rendu coupable d'un acte de trahison que je ne puis oublier ni pardonner. Tant que je conserverai le souvenir de Clara Markham, vous me serez odieux.

Un éclair de haine brilla dans les yeux hagards du capitaine.

— Vous êtes en effet bien vengé, Lord Darkwood, dit-il; cette heure vous paie de toutes les souffrances que vous avez endurées jadis... Je m'en vais d'ici, pauvre, misérable, mais vous ne m'enlèverez pas mes souvenirs de bonheur attachés à l'époque dont vous parlez, car, sachez-le bien, Clara Markham m'aimait; elle a tout quitté pour me suivre, et pendant dix mois nous avons joui d'un bonheur sans nuages.

Lord Darkwood se tourna rapidement vers son cousin.

— Silence! s'écria-t-il avec fureur. Si elle vous a aimé, vous l'avez tuée, meurtrier que vous êtes!... Quittez cette maison à l'instant, ou j'appelle, et je vous fais jeter à la porte.

En disant ces mots, il s'avança vers le cordon de

la sonnette.

Fabien Tollish était blême de rage, ses yeux flamboyaient, le sang lui montait à la tête.

Il saisit un lourd chandelier de bronze qui se trouvait à sa portée et s'élança sur Lord Darkwood, comme un animal sauvage.

Celui-ci fit de vains efforts pour se défendre; le capitaine le jeta à terre et lui asséna plusieurs coups du chandelier sur la tête.

Le malheureux, qui n'avait pas encore recouvré toutes ses forces depuis sa maladie, essaya de se soustraire au poids terrible qui l'écrasait.

Il n'avait qu'une idée, c'était de pouvoir saisir le cordon de la sonnette. Mais plus il se débattait, plus le misérable pesait sur lui de tout le poids de son corps.

Un dernier coup plus terrible que les autres acheva de lui briser le crâne.

Il poussa un sourd gémissement et ferma les yeux, pendant qu'un jet de sang s'échappa de ses blessures.

(A continuer.)



UN TRÂNEAU A VOILE.

— Eh bien, non! J'ai nagé pendant des heures; mes forces allaient m'abandonner, quand je fus ramassé à bord d'un petit vaisseau Corse. Je restai dans cette île, où la fièvre m'a tenu cloué pendant longtemps, et aussitôt que la santé m'est revenue, je me suis embarqué pour rentrer chez moi, quoique je sois encore bien faible, comme vous le voyez.

#### XXIV.

Pendant que le véritable Lord Darkwood parlait, le capitaine Tollish faisait d'amères réflexions.

Son cousin était vivant, et par conséquent il devait abandonner tout ce qu'il avait cru posséder, pour reprendre sa vie de dettes et de privations!...

Jamais il n'avait envisagé une si épouvantable perspective.

— A Marseille, reprit Lord Darkwood, j'ai lu dans les journaux la nouvelle de ma mort supposée, et j'ai appris en même temps que